

1916

CHUTE DU FORT DE VAUX

Depuis le matin du 2 juin 1916, en pleine bataille de Verdun, le fort est rongé par l'Allemand qui est devant, de côté, dessus et même dedans, car il a plongé par les deux ouvertures des coffres et tâche de pénétrer dans le cœur de la place. Une place dans laquelle se trouvent six cents hommes... qu'il faut abreuver quand la citerne set vide.

Parmi ces six cents hommes, des blessés minés de fièvre qui réclament à boire ! La ration d'eau qui était d'un litre le 31 juin se voit réduite peu à peu à un quart à peine.

Donc, le matin du 2 juin, l'ennemi est aux coffres ; le canon-révolver du coffre a été mis hors d'usage par un obus. La mitrailleuse qui garde l'entrée est brisée par une grenade. La défense est refoulée à l'intérieur. Un barrage est immédiatement établi sous la brèche, mais les Allemands l'accablent de grenades ; il faut reculer le barrage.

« Dans la demi-obscurité du fort, écrit un rescapé du 142^e, la lutte continue. L'ennemi voulait nous exténuer en nous privant de sommeil et en nous prenant par la soif. L'atmosphère était lourde et empestée... Les Allemands lançaient des gaz ; malgré toutes leurs inventions diaboliques, leurs jets de flammes, leur gaz, leurs pétards, ils n'avançaient pas... »

C'était le 4 juin, les Allemands projetaient leurs liquides enflammés par la gaine ouest. Une fumée âcre et noire remplit le fort. Pour respirer, la garnison doit déblinder les fenêtres de la caserne, mais le tir de barrage coupe les issues et il faut vite refermer les fenêtres. Cependant, l'ennemi a progressé dans le coffre simple ; il faut refluer dans le couloir, en deçà des cabinets d'aisance ; les malades et les blessés doivent se soulager sur place.

Le 4 juin, la ration d'eau est réduite à un quart, le commandant a dénombré la garnison ; tout ce qui ne fait pas régulièrement partie devra quitter le fort. La sortie est bien chanceuse, des volontaires sautent dans le fossé. Ils n'ont pas été repérés. Les détachements du 101^e et du 142^e commencent à évacuer.

Un caillou roule, les guetteurs ennemis mis en éveil, lancent des fusées et font feu ; leur artillerie exécute aussitôt un effroyable tir de barrage. Les

premiers soldats arrivent aux lignes françaises qui sont toutes proches ; mais le reste n'a pas pu traverser...La tentative est à recommencer.

Le lendemain, nouvel essai, nouvel échec. La nuit suivante, plus de cent hommes réussissent à s'évader. L'aspirant Léon Buffet, du 142^e régiment arrive au poste de commandement de la division ; il fait son récit et donne ses explications; le général le reçoit, le temps presse. Une attaque est préparée pour dégager le fort, le commandant Raynal peut contribuer à son succès ; qu'il signale la position des mitrailleuses pour diriger sur eux l'artillerie française, mais il faut parvenir jusqu'à lui.

L'aspirant est le seul à posséder cette supériorité du terrain :

« J'irai, dit le jeune homme qui ne se laisse pas achever. »

La nuit vient, on les (Buffet et un sergent) conduit en automobile aussi loin qu'il est possible. En arrivant au fossé de gorge, le sergent est blessé d'une balle de mitrailleuse, il a la cuisse brisée, il ne peut plus avancer. On lui tend une corde que Buffet lui passe sous les bras et on parvient à le hisser. Le commandant Raynal apprend ainsi l'offensive du lendemain.

L'effort pour dégager Vaux n'a pas cessé un instant. Mais les attaques des allemandes et les nôtres se succèdent : aucun des deux adversaires ne parvient à progresser. La bataille se prolonge dans le fort enfermé, incendié et affamé. L'attaque devait aborder le fort par ses trois faces, mais les troupes sont décimées aussitôt par les mitrailleuses...Mais où sont donc embusquées ces mitrailleuses que notre artillerie n'arrive pas à détruire ?

Dans un message qui ressemble à un testament, le commandant Reynald rassemble les noms de ses vaillants compagnons d'armes et à six heures et demi fait transmettre :

« Je n'ai plus d'eau malgré le rationnement des jours précédents...Il faut que je sois dégagé et qu'un ravitaillement en eau me parvienne immédiatement. Je crois toucher au bous de mes forces... »

Joffre envoie un message de satisfaction au commandant du fort de Vaux, mais Vaux ne répond plus. A 7 heures du matin, pourtant, les postes saisissent trois mots : « *Ne quittez pas* » Et puis plus rien. Le fort de Vaux ne parlera plus.